

qu'elle ne parvenait pas à deviner qui la frappait, des voix charitables s'élevèrent pour offrir de la remplacer.

Henri était un des premiers et il prit la place de Marguerite.

Alfred lui en voulut de cet empressement, et le démon de la jalousie lui entra jusqu'au fond du cœur. Décidément, il était bien amoureux, plus peut-être qu'il n'eût désiré l'être. Il le sentait à un douloureux serrement de cœur comme si sa poitrine eût été prise dans un étau.

Y a-t-il de l'amour sans jalousie ? Non. Aimer une femme sans être jaloux des moindres attentions dont elle est l'objet de la part des autres, ce n'est pas l'aimer réellement. Le vrai amour est plus exigeant : il n'admet pas de partage, il veut tout. La moindre attention, le moindre regard donné à un autre, lui semble un vol.

Dans toute l'ardeur de son amour nouvellement allumé, Alfred éprouvait toutes ces tortures. Aussi, il s'en vengeait en frappant à coups violents sur la tête de Henri, son camarade de tout-à-l'heure qui, dorénavant il le sentait bien, devenait son ennemi. Il y avait entre eux un abîme insupportable : l'amour d'une femme.

Cependant, la ronde commençait à se rétrécir, les mains ballantes s'alanguissaient dans la tiédeur du salon, les pas devenaient moins rapides et les éclats de rire perdaient de leur sonorité ; les groupes plus âgés, dans les coins, avaient une attitude plus calme et plus recueillie ; une sorte de langueur s'épandait dans l'atmosphère chaude. Il se faisait tard ; déjà quelques personnes s'apprêtaient à sortir. Bientôt la ronde se rompit comme les anneaux d'une chaîne qu'on défait subitement ; les dames passèrent dans une autre chambre d'où elle ressortirent, quelques instants après, couvertes de larges manteaux, la tête embobelinée dans des fourrures et les pieds dans des chaussures de caoutchouc. Les hommes attendaient dans le vestibule, ayant déjà endossé leurs lourds pardessus.

Dès que quelques unes des dames sortaient, des messieurs s'avancèrent, le sourire aux lèvres, et leur offraient galamment le bras. Un dernier échange de poignées de mains avec les maîtres de la maison, et ils s'en allaient, bras-dessus bras-dessous, laissant pénétrer par la porte entr'ouverte des bouffées de vent froid.

Les rangs des invités s'éclaircissaient de plus en plus, et cependant Alfred restait toujours à sa place. Qu'attendait-il ? Marguerite, évidemment. Oserait-il lui offrir de l'accompagner ? Non ; mais alors pourquoi restait-il ? Il voulait la voir une dernière fois, le plus longtemps possible, et qui sait ? peut-être le hasard lui fournirait-il l'occasion de l'accompagner. Quelque timide qu'il soit, l'amour a toujours de robustes espérances, et le ver de terre s'attarde à contempler les étoiles.

Marguerite parut bientôt. Son front disparaissait sous un large bonnet de fourrure, et un boa blanc lui enroulait autour du cou ses plis voluptueux, laissant voir à peine un bout de nez effilé, un coin de joue rose et deux yeux brillants dans leurs orbites profondes comme deux diamants dans un écrin.

Alfred tressaillit sous le regard qu'elle lui lança, mais ce mouvement de joie fut aussitôt suivi d'un coup douloureux au cœur.

Henri venait de s'élançer au-devant de Marguerite, de sa mère et de son père, et il se dirigea vers la porte tout en disant à Alfred quelques paroles d'adieu.

Ce dernier les suivit.

Il faisait un temps terrible. Pendant la soirée, une tempête s'était élevée, une de ces bourrasques de vent qui balayaient toute l'île comme pour l'entraîner à la mer. Le vent s'élevait en tourbillons furieux, éparpillant la neige de tous côtés, l'amoncelant en certains endroits sur les trottoirs et le long des maisons, laissant sur la chaussée de larges taches noires, où reluisait la surface glissante de la glace sous les pâles rayons des réverbères. Les grands arbres, pris de convulsions, tordaient leurs branches d'une manière désespérée, avec des sifflements affreux. On eût dit une bande de fantômes ou plutôt de démons, hurlant, gesticulant, dans une sarabande infernale.

Mais tout cela n'était rien pour Alfred, il ne sentait pas le vent qui lui coupait le visage et lui

glacait les oreilles ; il allait machinalement, les jambes enfoncées dans la neige, les yeux fixés sur le groupe qui marchait devant lui, comme le voyageur égaré dans la nuit tourne ses regards vers l'étoile polaire.

Louis Tessier

A suivre

AU BOUT DU MONDE

L'EXPÉDITION NORDENSKIÖLD AU PÔLE SUD

Il est depuis longtemps question d'une expédition au pôle sud, que doit entreprendre le célèbre voyageur suédois Nordenskiöld.

Le millionnaire suédois Dikson avait promis de consacrer aux frais de l'expédition une somme de 125,000 francs, si le gouvernement de l'une des colonies australiennes s'engageait, de son côté, à en mettre autant en réserve comme capital de garantie. L'une des législatures coloniales de l'Australie vient de voter le crédit. Les préparatifs de l'expédition vont donc immédiatement commencer.

A ceux qui tentent un voyage d'exploration au pôle sud, il faut une inexpuisable force d'âme. La nature est, là, singulièrement inhospitalière ; "on croirait, suivant le mot pittoresque de M. de Fonvielle, qu'elle porte la peine de quelque immense forfait." L'exploration de ce monde sinistre est paralysée par l'absence absolue de toute vie. Autour du pôle nord, on peut encore compter sur l'Esquimaux ; au pôle sud, c'est le désert inflexible, incroyable, secoué seulement par des tempêtes, à ce point terribles qu'elles semblent appartenir à une autre planète que la terre. C'est la région de l'épouvante !

Eh bien ! c'est là, vers cette grande forteresse de l'hiver, que va se diriger Nordenskiöld.

* *

C'est de France que partit le premier navigateur qui aborda ces approches du pôle sud. C'est un Normand, Gonville, jeté par une tempête en dehors de sa route, qui échappa par miracle à la mort, et qui revint en France plein de récits merveilleux. Cependant, ces récits éclaircissaient déjà certains points.

On n'en était déjà plus aux légendes, à ces légendes qui se retrouvèrent dans les *Mille et une Nuits*, quand Galland les produisit, d'après lesquelles dans le voisinage du pôle sud se trouvaient des montagnes saisissantes, attirant les bâtiments, les aspirant, pour ainsi dire, de façon à ce qu'ils se brisassent sur leurs flancs.

Magellan, plus tard, puis ces hardis marins hollandais qui s'étaient constitués en un ordre de chevaliers, les Chevaliers du Lion, ayant fait serment de ne se laisser abattre par aucun obstacle, ouvrirent la route, dans des aventures épiques. Puis, ce sont les voyages de l'Anglais Dampier et d'un héroïque Français, Fuzier, qui fut témoin de phénomènes physiques qui terrifièrent son équipage. Ceux-là étaient pourtant des braves, qui l'avaient suivi jusque là !

Jusqu'en ce siècle, c'étaient les Français qui avaient pénétré le plus avant dans l'horreur de ces régions glacées. Bougainville, Kerguelen, et, sous le Directoire, Baudin, monté sur la corvette le *Géographe*.

L'évocation rapide de ces explorateurs se complète par les noms de Cook, de Wedel, parti sur un bâtiment dérisoire, de Ross, puis par le nom glorieux de Dumont d'Urville, qui, pour se frayer un chemin, donna souvent, à coups de canon, l'assaut aux glaces comme il l'eût donné à des navires ennemis.

C'est la période du passé, rappelant d'admirables efforts, mais qui n'ont pas résolu tous les problèmes géographiques dont la solution est impatientement attendue.

* *

Qu'on imagine l'horreur de la situation de onze

marins qu'un naufrage jeta sur une de ces îles sinistres du pôle sud, et qui y vécurent, stupéfaits chaque jour d'être encore vivants, sans doute, pendant deux ans !

Ils furent découverts par le capitaine Ross, au cours de son grand voyage. Ces malheureux, dans l'excès de leur misère et de leurs souffrances, étaient, pour ainsi dire, retombés à l'état sauvage. Robins des régions glacées, ils étaient affolés et hébétés, quand les matelots de Ross vinrent à leurs secours.

Ils avaient subsisté en tuant des pingouins, innombrables dans ces contrées maudites, et en se nourrissant d'œufs d'oiseaux de mer. Mais cette recherche de leur nourriture n'était plus, chez eux, qu'un acte animal. Ils ne parlaient plus, ils n'avaient plus entre eux aucun commerce intellectuel, ils avaient perdu la notion du temps. Ils ne se rappelaient plus guère que le mot "froid", qui fut celui par lequel ils répondirent d'abord à toutes les questions, et il fallut longtemps avant qu'ils pussent raconter leurs lamentables aventures. Encore quelques-uns d'entre eux ne se remirent-ils jamais.

Si leur détresse n'eût pas été navrante, leur accoutrement eût été risible : ils étaient enroulés dans des plumes de pingouins, et ils ressemblaient eux-mêmes à de grands oiseaux...

Un autre vaisseau rencontra le survivant d'un naufrage, un marin d'un navire baleinier : le malheureux était devenu fou, en se voyant seul dans ces étendues glacées.

On est aujourd'hui mieux armé pour ces voyages d'exploration, si ardues. Peut-être ne serait-on plus arrêté par la grande banquise australe devant laquelle Dumont d'Urville fut obligé de reculer. Les nouvelles études auraient une importance extrême, non seulement au point de vue de l'étude des forces magnétiques de la terre.

Au reste, les voyages au pôle sud sont dans les préoccupations de toutes les nations, actuellement ; on a l'ambition, partout, de percer ces redoutables énigmes.

Une expédition allemande s'organise aussi, et en Angleterre on prépare également un grand voyage d'exploration dans ces contrées antarctiques.

Il serait à souhaiter que la France, qui envoyait, en 1882, la *Romanche* dans ces parages, suivit ce mouvement, et qu'elle eût à son actif d'autres découvertes : les exigences de notre défense (c'est la tâche sacrée, avant toutes) permettront-elles de détacher quelques bâtiments, armés pour ces pacifiques combats, vers ces régions encore si peu connues ?

PRONOSTICS RURAUX TIRES DE LA LUNE

La pâleur de la lune annonce la pluie, sa rougeur du vent ; sa clarté brillante présage un temps serein.

Quand cet astre paraît plus grand que de coutume, qu'il est ovale, couvert d'un voile sombre et entouré d'une auréole blanchâtre et légère, ou qu'il est nuageux au lever de son premier quartier, signe certain de pluie.

Si dans les troisième, quatrième ou cinquième jours après la nouvelle et pleine lune, le vent souffle à l'Est et que le temps soit serein, c'est du beau temps pour plusieurs jours.

Quand la lune se refait dans l'eau, c'est à dire, pendant la pluie, trois jours après le ciel est pur.

Si au contraire la lune se refait par un beau temps, la pluie ne tarde pas à tomber.

TIRÉS DES ÉTOILES

Lorsque la lumière des étoiles est vive, et que ces astres scintillent uniformément et paraissent très nombreux, c'est en été un signe de beau temps, et en hiver un signe de très grand froid.

Mais si on voit les étoiles très rapprochées et paraissant plus grandes qu'à l'ordinaire, c'est un signe de changement de temps.

Si elles sont immergées au milieu d'une vapeur blanche, c'est une pluie très prochaine.

Si elles perdent leur clarté sans que le ciel paraisse nuageux, signe d'orage.